

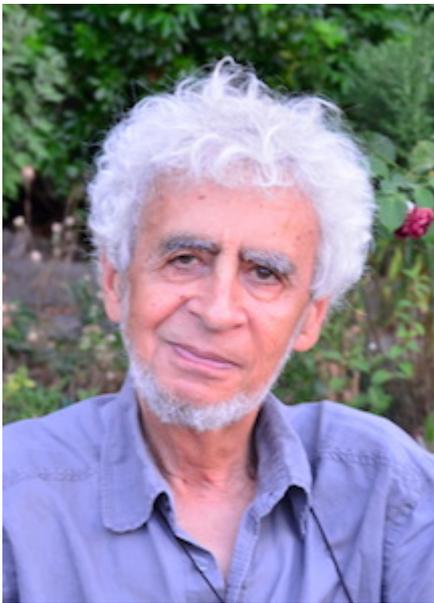
Le changement climatique va bouleverser les paysages méditerranéens

10 juillet 2018 / Entretien avec Pierre Lieutaghi



Les paysages des régions méditerranéennes vont considérablement changer dans l'avenir sous l'effet des changements climatiques. Peut-on imaginer à quoi ils ressembleront ? Sommes-nous en mesure de limiter ces transformations ? Peut-on appeler la « nature » à la rescousse ? L'ethnobotaniste Pierre Lieutaghi partage ses enseignements et réflexions.

Pierre Lieutaghi est écrivain et ethnobotaniste. Il vit en haute Provence depuis 1965. Attaché au Muséum national d'histoire naturelle (Paris), il a publié de nombreux livres et articles décrivant les relations entre plantes et sociétés. Concepteur des [jardins ethnobotaniques de Salagon](#), à Mane (Alpes-de-Haute-Provence), il codirige un séminaire d'ethnobotanique du domaine européen.



Reporterre — Vous avez réédité votre ouvrage « Une ethnobotanique méditerranéenne ». Dans la préface, vous expliquez que les modifications des conditions climatiques vous y ont poussé. Pourquoi ?

Pierre Lieutaghi — En dix ans, les contingences environnementales ont tellement changé qu'il fallait aussi revoir ce qui avait été écrit, et traiter de nouvelles questions. Les milieux méditerranéens n'ont pas encore changé de façon visible, mais les hypothèses sur leur devenir sont à réviser au regard de ce qu'on sait du changement climatique. Par exemple, les prévisions de l'Inra [*l'Institut national de la recherche agronomique*], revues récemment, montrent qu'à l'horizon 2100, les conditions propres à la croissance du chêne vert auront disparu en basse région méditerranéenne. Or, c'est l'arbre emblématique du climat méditerranéen, en tout cas celui de la France. De gros bouleversements sont annoncés. Ce qu'on sait : la physionomie de la végétation méditerranéenne va changer complètement alors qu'elle est restée plus ou moins stable pendant 5.000 ans, avec un regain extraordinaire de la couverture forestière au XX^e siècle à la suite des changements socio-économiques.

Vous écrivez qu'il y a toujours eu changement climatique mais la question de sa rapidité est essentielle...

Il est très difficile d'extrapoler à partir d'un seul moment du temps. Depuis la fin de la dernière glaciation, il y a eu des oscillations climatiques, avec des périodes plus froides, d'autres plus chaudes. Il se pourrait qu'on soit dans une de ces oscillations. Beaucoup de facteurs interviennent, dans les régions méditerranéennes en particulier, mais le régime « classique » — pluies d'automne et de printemps, sécheresse d'été — pourrait évoluer vers un système à deux saisons, une sèche et une humide, sans étapes intermédiaires bien définies. De début mai à fin novembre 2017, il est tombé 4 cm d'eau dans les Alpes-de-Haute-Provence. La pluviométrie des 11 premiers mois de 2017 (250 mm) était celle du Mali ! Il y a aussi eu de grosses sécheresses avec beaucoup de morts d'arbres à la fin des années 2000. Mais on ne peut pas extrapoler à partir de dix ans de données. En tout cas, les forestiers méridionaux n'ont jamais enregistré autant de dépérissements d'arbres, depuis qu'ils les consignent, que dans les années 2000 et particulièrement en 2017.

Les essences ne sont pas toutes concernées de la même manière. Le dépérissement du couvert ligneux dépend aussi des conditions de sol — superficiel ou plus ou moins profond —, de la situation topographique — plaines, pentes —, de l'exposition. En 2017, j'ai vu des zones de chênaie blanche totalement sèches. Mais les arbres feuillus peuvent redémarrer de souche, on ne peut pas dire que le pays soit en train de mourir... Cependant, en mai 2018, on se rend compte que l'été dernier a détruit une bonne partie des populations de thym. Les récolteurs professionnels ont des problèmes. Que se passera-t-il l'an prochain si la sécheresse recommence ? Les changements dans le peuplement végétal peuvent donc se manifester avec violence.

Cette grande variabilité climatique cause-t-elle des problèmes d'adaptation aux plantes ?

Elle peut provoquer des disparitions soudaines. Le pin d'Alep avait envahi tout le bassin méditerranéen en 130 ans, notamment du fait de l'abandon des espaces agricoles collinaires et pastoraux depuis la fin du XIX^e et des incendies. Si le Sud évolue vers des conditions semi-désertiques, cet arbre ne trouvera plus des conditions favorables. On peut donc imaginer sa progression vers le nord. Mais il ne supporte pas le froid au-dessous de - 15 °C, qui peut sévir en-dehors de son aire actuelle. La disparition des conditions favorables à la croissance d'une espèce méridionale ne suppose pas *ipso facto* qu'on les trouvera toutes réunies plus au nord. Des espèces végétales et animales seront prises au piège.

D'autres plantes vont migrer plus facilement, comme le genévrier cade. Beaucoup de zones ouvertes sont favorables à cet arbuste qui lève en pleine lumière, à la différence de beaucoup d'essences forestières. Mais les animaux qui en propagent les fruits seront-ils toujours présents ? Les populations de grives sont en chute vertigineuse.



Comment voyez-vous le paysage méditerranéen à l'horizon 2050, 2080 ?

Dans les zones aujourd'hui les plus sèches, rocailleuses et sans réserve d'eau, il est possible qu'on évolue vers un paysage de pelouses maigres / garrigues basses, quelques ligneux plus élevés subsistant seulement sur les sols les plus profonds : ce serait un paysage analogue à celui du sud de l'Andalousie aujourd'hui.

L'aridité croissante est-elle une tendance lourde ?

Les grandes sécheresses de la fin des années 2000 ont fait dépérir beaucoup d'arbres. À la fin du XX^e siècle, on pariait encore sur le chêne blanc comme future essence dominante en France méditerranéenne. On observait alors son extension dans l'aire du chêne vert. Trente ans plus tard, la hausse des températures et les sécheresses amènent à réviser ces prévisions trop optimistes. Le pin sylvestre, qui se substitue au chêne blanc sur les ubacs [*L'ubac est le versant d'une vallée de montagne qui bénéficie de la plus courte exposition au soleil*] de l'arrière-pays méditerranéen, connaît lui aussi un dépérissement très important. Il pourrait disparaître à court terme. Quant au chêne vert, il pourrait gagner vers la Bretagne et la Basse-Normandie. Dans le même temps, le besoin d'hygrométrie élevée du hêtre le fait disparaître de ses localités de plaine et se réfugier dans les hauteurs.

Puisque l'on parle des capacités de la forêt méditerranéenne, que pensez-vous du projet de centrale à biomasse de Gardanne, dans les Bouches-du-Rhône ?

La centrale à biomasse de Gardanne est un mensonge à validation « verte ». On prétend que brûler du bois relève de l'emploi raisonnable des énergies renouvelables. Mais la forêt n'est d'abord renouvelable que pour elle-même, dans des contingences particulières, sur des délais de l'ordre du siècle. On dit aussi que brûler du bois polluerait moins que le charbon. Si la consommation du bois n'émet pas d'oxyde de soufre, elle disperse davantage de particules fines pour la même quantité de CO₂. L'argument que la forêt serait un puits de carbone renouvelable éternellement est faux. Même en laissant vieillir les taillis pendant 40 à 50 ans — ce qui est peu probable avec des besoins comme ceux de Gardanne —, on ne compensera jamais les émissions de CO₂ de sa consommation. La consommation de la centrale de Gardanne à plein régime, c'est 900.000 tonnes de bois/an. Il pourrait alors provenir de toute la région entre Gap et l'Aigoual. Pour le moment, le bois est importé du Nouveau Monde [Amérique], c'est une aberration.

Le problème majeur, c'est l'alibi vert. Hulot l'a entériné quand il est passé à Salagon [Pendant la campagne des législatives, *Nicolas Hulot est venu soutenir la candidature de Christophe Castaner dans les Alpes-de-Haute-Provence.*] : « Dans biomasse, il y a bio, donc, en soi, quelque chose de bien. » Biomasse, biodiversité... C'est une vitrine, il faut voir ce qu'il y a derrière : 900.000 tonnes de bois, exprimé en chêne sec bien rangé en tas, c'est 1 km² sur 1,8 m de haut. La forêt est d'autant moins capable de répondre à ce genre de demande que sa production va baisser avec l'évolution climatique. En 2017, les arbres ne se sont pas accrus en circonférence à cause de la sécheresse.



Que nous enseigne l'ethnobotanique sur la façon dont l'homme peut vivre les conséquences du changement climatique ?

L'ethnobotanique est une bonne façon de comprendre les relations que les sociétés établissent en elles-mêmes et avec le monde. Elle s'intéresse à tous les faits sociaux associés aux plantes, plantes comme entités singulières ou milieux végétaux. Les sociétés préhistoriques, et celles qu'on disait « primitives », celles qui ont survécu de façon à peu près identique parfois jusqu'au XX^e siècle, comptaient peu de membres, l'environnement leur fournissait l'essentiel des moyens de subsistance. À partir du Néolithique, ou de l'arrivée des blancs, les possibilités d'équilibre avec le milieu ont été mises à mal. L'Antiquité pensait que le monde était infini, ce qui permettait des prélèvements infinis. Les Romains en ont profité pour dévaster le bassin méditerranéen. Aujourd'hui, même si l'on sait qu'on vit dans un monde fini, on se comporte toujours comme les Romains. En même temps, on sait qu'on ne peut plus vivre des seules ressources fournies par l'environnement naturel. C'est une Terre transformée qu'il faut rénover, sans

s'illusionner sur un « *retour* » quelconque à des équilibres perdus.

L'ethnobotanique ne propose aucune suggestion quant à l'avenir des sociétés. Elle arrive sans doute bien tard pour questionner des pratiques qui ont déjà limité les possibilités d'évolution du monde. Du moins peut-elle s'interroger sur le concept moderne de nature. Dans nos sociétés urbaines industrielles, la nature excuse et masque beaucoup de dégâts. Quand on achète un sac en plastique « *compostable* », donc plutôt bienfaisant pour la nature, on oublie le maïs ultrapolluant qui a fourni la matière première.

Mais érigée en valeur, la nature ne peut-elle pas être un aiguillon pour sa protection, comme à Notre-Dame-des-Landes, où l'on entend : « Nous sommes la nature qui se défend ? »

Oui, sans doute, mais je m'interroge sur la validité de ce mot, « *nature* ». C'est qui, c'est quoi, la « *nature* » ? Une sorte de Gaïa toute puissante qui, un jour, nous punira pour nos errements (ce qui, d'une façon allégorique, est en train de se vérifier...) ? Existe-t-il une « *vérité de la nature* » ? Pourquoi le discours actuel sur la nature suppose-t-il, en tout cas chez beaucoup de ceux que la question concerne, qu'elle détient une vérité essentielle, menacée par l'entreprise humaine de dévoiement ? Cette position est extrêmement dangereuse. Je me qualifie toujours de « *naturaliste* », mais je ne veux plus employer de façon hasardeuse le mot « *nature* », trop chargé, trop encombré d'investissements contradictoires. Le « *vrai* » n'est pas dans la nature, c'est nous qui le construisons et le révisons sans cesse, au regard des avancées de l'éthique, de la relation aux autres, des efforts pour éclairer notre propre histoire... La nature, pour ce qui me concerne, n'est pas une interlocutrice valable par elle-même. Je préfère parler de multiplicité vivante, d'un système de transformations-stabilisations-transformations, etc. où nous avons désormais un rôle déterminant à jouer, d'urgence. Mais l'éthique, la morale ne sont pas du ressort de la nature, cela nous appartient, à nous seuls. C'est parce que nous n'avons pas travaillé à construire de la vérité humaine au regard de la nature que nous lui demandons maintenant d'intervenir à notre place.

Ne peut-on pas ressentir une urgence, une inquiétude en voyant le climat muter, les paysages disparaître ? L'homme ne peut-il pas agir ou, du moins, ne plus agir ?

La conscience de l'urgence est largement partagée mais non moins largement évacuée. Évidemment nous pouvons agir, déjà pour ne pas détruire davantage. Cela dit, je ne peux que voir s'additionner les raisons d'inquiétude. Dans le village où j'habite, on ne voit plus que des pigeons, des moineaux, des choucas et des étourneaux ! Les martinets — des citadins en grande extension — n'équilibrent pas la chute des populations d'hirondelles. Les oiseaux des lieux habités — mésanges, fauvette des jardins, rouges-queue, etc. — se font rares. Il y a 20 ans, les bandes de fringilles (chardonnerets, linottes, verdiers, etc.), qui fréquentaient l'espace agricole en hiver, pouvaient rassembler plus d'une centaine d'oiseaux. Désormais, c'est rarement plus d'une dizaine. La chute des populations d'oiseaux va de pair avec celle des insectes. Les champs de la grande culture industrielle sont aujourd'hui traités en « *préparation au semis direct* », avec emploi massif d'herbicides. Non sans qu'on invoque l'argument vert : « *Vous voyez, nous, on ne laboure pas, on n'agresse pas le sol !* » Le mensonge est partout, c'est la pollution majeure de notre temps. On ne s'en rend même plus compte, parce qu'on n'a pas mis en place les repères critiques nécessaires. Le mensonge va plus vite que notre aptitude à le repérer.



Et les agriculteurs eux-mêmes sont souvent contraints à ces pratiques...

Par ici, des agriculteurs possèdent dix tracteurs — parfois à plus de 100.000 euros pièce —, chacun avec un outil pour une seule opération agraire. Ils n'ont pas le temps de dételer. Ils peuvent travailler seuls des dizaines d'hectares. Incités par les banques à emprunter, ils bossent comme des malades. La fuite en avant est désespérée, car il n'y a plus personne à la campagne. La Provence est un pays de carte postale. Sur les plateaux d'Albion et de Valensole, on vient voir les lavandes depuis le Japon mais on n'y rencontre presque plus d'humains. C'est un autre paradoxe de l'idée moderne de nature. Quand on vient admirer les lavandes, on croit voir la nature dans sa splendeur. Que les paysages de lavandes d'aujourd'hui datent des années 1950 n'empêche pas les départements de la Drôme et des Alpes-de-Haute-Provence de construire leur développement touristique sur l'idée que ce paysage, désormais intégré à l'idée de nature, est ancestral, patrimonial. La nature a bon dos.

Vous parlez dans votre livre de la souplesse adaptative des plantes au changement climatique. L'homme en est-il capable ?

On sait que l'homme s'est installé partout, sous tous les climats, parfois dans des conditions extrêmes. Il présente une adaptabilité bien plus large que celle des autres êtres vivants les plus adaptables. Mais, désormais, il est aussi représentatif de ce qu'il fait subir à l'environnement : on est tous porteurs de microparticules de plastique et de diesel, de traces de pesticides, etc. La tension entre l'adaptabilité et ses conséquences sur l'environnement arrive au point de rupture.

C'est connu de tous : l'identité se construit dans le rapport à un espace, espace réel, paysage urbain ou rural, habitat, relations avec les autres qui le partagent, au moins autant qu'espace historique de « valeurs », etc. La rupture survient quand cette construction est impossible. La crise environnementale est peut-être d'abord celle-là : les gens ne sont plus que de nulle part, ne disposent plus de repères sûrs pour fabriquer une intelligence de la présence dans le monde. On a même supprimé le cachet qui disait d'où venait une lettre ! La nature contribue à la construction de la personne, mais un habitant du Larzac n'est pas pour autant meilleur qu'un Parisien. Ce qui revient à la nature, c'est de proposer des repères premiers. Pas des repères moraux ni idéologiques. Il s'agit de l'espace sensible, celui du regard, de la perception des signes, qui font la fois les limites de la personne sur la Terre et dans la société, et son aptitude à concevoir l'illimité. Les discours de l'extrême droite font souvent allusion aux « racines », là où serait la prétendue vérité des origines. Ce qui concerne les gens soucieux du monde, c'est le vent, celui qui emporte les feuilles mortes et dissémine les graines.

Pour ce qui me concerne, l'idée-force de l'humanité au XXI^e siècle est celle de partage. Si on ne partage pas, on est fichus. C'est l'arme majeure contre les puissances d'accaparement. Mon espoir, c'est que les faucheurs volontaires d'arrogance, de bêtise et d'injustice se fassent de plus en plus actifs.

- *Propos recueillis par Charles Dannaud*
-



- **Une ethnobotanique méditerranéenne**, de Pierre Lieutaghi avec Clara Lieutaghi (illustrations) et John Walsh (photographies), éditions **Actes Sud**, avril 2017, 584 p., 36 €.
-

Lire aussi : « Il faut regarder le monde avant de prétendre le sauver »

Source : Charles Dannaud pour *Reporterre*

Photos : © Pierre Lieutaghi.

. chapô : La « maladie de l'orme » (Luberon, 2016). Cyclique depuis le Néolithique, ce dépérissement (maladie cryptogamique propagée par un insecte) a quasiment détruit l'ensemble des ormes européens. Les arbres méridionaux repartent de souche. Dans le bois à l'arrière-plan, mort du pin sylvestre.

- Emplacement : Accueil > Editorial > Entretien >
- Adresse de cet article : <https://reporterre.org/Le-changement-climatique-va-bouleverser-les-paysages-mediterraneens>